

Textures

ISSN : 2971-4109

Éditeur : Université Lumière Lyon 2

24-25 | 2021

Le dépaysement

Le dépaysement pris au mot

Bertrand Westphal

 <https://publications-prairial.fr/textures/index.php?id=234>

DOI : 10.35562/textures.234

Référence électronique

Bertrand Westphal, « Le dépaysement pris au mot », *Textures* [En ligne], 24-25 | 2021, mis en ligne le 24 janvier 2023, consulté le 27 août 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/textures/index.php?id=234>

Droits d'auteur

CC BY 4.0



Le dépaysement pris au mot

Bertrand Westphal

TEXTE

- 1 Il existe plusieurs manières d'aborder la question du dépaysement. Il est aussi plusieurs façons de le définir. Sur le mode classique, être dépaycé, c'est être arraché au *pays*. Mais qu'est-ce que le *pays* ? Dans maintes langues néo-latines, le pays (*pagus*) est à la fois le lieu intime du foyer, le *terroir*, et le *territoire* d'une nation. Comme aurait dit Benedict Anderson, ce dernier est une entité rassemblant une communauté dont les membres, à défaut de tous se connaître, entretiennent une vision fantasmée les uns des autres. Dans la plupart des cas, ce territoire est ceint par une ligne symbolique, la frontière. Le dépaysement correspond dès lors à l'histoire de cette relation ambivalente au pays-*pagus*, quelle qu'en soit l'échelle : il peut s'agir d'un microcosme hétérotopique ou d'une vaste entité géopolitique.
- 2 Sur le plan individuel, le dépaysement provoque des sentiments mitigés. Il accompagne la perception exotique d'un ailleurs dont il est l'incontestable marqueur. Tantôt il suscite un ébahissement, voire un éblouissement. Les récits de voyage sont pleins de ces témoignages émerveillés qui font la part belle aux *mirabilia*. Le touriste ayant aujourd'hui pris le relais du voyageur d'antan, c'est dans les guides que l'on s'enthousiasme, c'est dans les brochures que l'on s'ébaubit, et de s'écrier : « Voyage dépayçant garanti !¹ ». Tantôt, la perception de l'ailleurs instille la réaction inverse, à savoir l'aversion ou le rejet d'us et coutumes qui ont le don de dérouter. Il n'est alors pas loin l'instant où du dépaysement émerge la nostalgie du *pagus*. Au demeurant, tout dépaysement n'est pas associé au sentiment d'exotisme issu d'un grand voyage, d'un périple lointain. Il équivaut parfois à une simple défamiliarisation qui se manifeste juste au-delà des limites du terroir. C'est par exemple celle de mercenaires suisses qui naguère apprenaient à leurs dépens que quitter les pâturages alpestres leur inspirait des palpitations ou les condamnait à l'anorexie. Il aura incombé au Genevois Jean-Jacques Rousseau de confirmer les symptômes dont ils furent affectés et de s'étonner de leur spécificité

locale : « Il n'y a jamais eu, que je sache, de *hemvé* [*Heimweh*] ni de Ranz des vaches qui fît pleurer et mourir de regret un Français en pays étranger² ». Peut-être Rousseau était-il mal informé. En juin 1688, dans sa *Dissertatio medica de Nostalgia oder Heimweh*, Johannes Hofer, un jeune Mulhousien qui étudiait à l'université de Bâle et qui avait pris ces symptômes très au sérieux, formula un nouveau diagnostic : la *Schweizerkrankheit*, la « maladie des Suisses ». Quelquefois, son issue était fatale. L'allemand est du reste une langue pleine de ressources pour traduire en mots l'idée d'arrachement, de déracinement. La maladie des Suisses serait la phase aiguë du *Heimweh*, voire de la *Heimsehnsucht*, que l'on aura beaucoup de mal à rendre en français par un mot autre que *mal du pays* ou *nostalgie*, comme l'avait fait Hofer. On notera que l'étymon *nostalgia* n'est pas contemporain des aèdes grecs. Homère n'a jamais usé du terme *nostalgia* pour décrire le sentiment qui affligeait Ulysse rêvant d'Ithaque sur l'île de Calypso. Il en ignorait l'existence, car la « nostalgie » est un néologisme des temps modernes, que l'on doit justement à Hofer. Son mémoire de 1688 ne fut publié qu'en 1745³ : cela occasionna un certain flottement. Ainsi attribue-t-on souvent le néologisme à Johann Jakob Harder, le directeur de recherches de Hofer. Il s'agit cependant d'une erreur, car il était courant que les professeurs signent de leur nom les travaux accomplis par leurs étudiants⁴. Les dictionnaires étymologiques les plus sérieux attribuent au même Harder un essai (*dissertatio*) remontant à 1678 : *De nostalgia, hoc est de tristitia et tabe ex cupiditate redeundi in patriam*, où le mot *nostalgia* apparaîtrait, mais, comme le rappelle Patrick Danderey, il s'agit d'une erreur imputable au naturaliste Johannes Jakob Scheuchzer, lui aussi suisse. Pour moi, ce volume reste fantôme. Son titre est néanmoins frappant. La nostalgie serait la tristesse et la langueur qu'inspire la soif du retour dans la patrie. La nostalgie, si elle s'inscrit dans le temps, comme on en convient d'habitude, s'inscrit surtout dans la prise de conscience d'un décalage spatial. Le dépaysement implique le désir de rapatriement. En complément, et en sens inverse, on serait tenté de se dire que le sentiment aigu de « patrie » pourrait être le propre de celles et ceux qui sont ou seraient, s'ils bougeaient, sujets à un dépaysement aigu, déconcertant, voire traumatisant, comme dans le cas des mercenaires suisses. « Dépaysement », « atavisme », « citoyenneté du monde » : voilà un champ sémantique, borné par des pôles

antagonistes et à la périphérie de son aire linguistique, entre Mulhouse et Bâle, à un jet de pierre de diverses frontières. La pensée dépayssante émergerait-elle à l'orée du *pagus* ? On mentionnerait volontiers le portugais, riche de son *fado* et de sa *saudade*, mythe nourri d'un autre mythe, celui du sébastianisme. Comme on sait, le sébastianisme consiste en la très patiente attente sur une plage brumeuse du Portugal du retour de Don Sebastião, le roi qui, au Maroc, en 1578, perdit non seulement une bataille, mais son trône et le royaume entier avant, croyait-on, de disparaître corps et âme⁵. Parler de la *saudade* occuperait des volumes entiers. Je me contenterai ici de renvoyer à une brève étude conduite par Emily Apter dans *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability* (2013). Pour la comparatiste de New York University, comme pour Barbara Cassin⁶, la *saudade* est un intraduisible par antonomase. Au terme d'un examen philologique et étymologique, elle aboutit à un constat qui subsume le concept de *saudade* sous une « philosophie de la transfinitude » (*a philosophy of transfinitude*⁷), autrement dit, « une théorie de l'espacement et de la séparation (les intervalles entre la vie et la mort), de rupture d'avec ce monde, de renonciation à la sécurité métaphysique, d'évacuation du présent, de préparation au transfert dans un ailleurs inconnu, d'altération de l'état mental⁸ ». La *saudade*, le *Heimweh*, la nostalgie et, plus généralement, le dépaysement entretiennent certes un lien ontologique que cette énumération explicite, mais il n'est pas assuré que tous les termes soient interchangeable. C'est bien pour cette raison qu'Emily Apter parle d'intraduisibles. En l'occurrence, le *Heimweh* naît des conséquences du transfert dans l'ailleurs inconnu, alors que la *saudade*, à en croire la comparatiste, en est une ébauche d'ordre quasiment métaphysique. Le dépaysement se décline en une série de versions extrêmement pratiques, pathologiques même, comme la maladie des Suisses. Il se décline aussi en versions plus oniriques : c'est alors la *saudade* d'un Pessoa. Il y a dans cette transfinitude, qui caractérise le dépaysement, l'amorce d'une projection impulsée par un désir qui revendique une expression. De surcroît, plus prosaïque, il y a le besoin de canaliser la douleur (*l'algos* de la *nostalgie*) consécutive à l'arrachement physique et mental au foyer.

- 3 Encore une fois, face à la *saudade*, on note que la méditation sur le dépaysement trouve une de ses formulations les plus originales au Portugal, c'est-à-dire aux limites d'un *pagus* qui est ici l'Europe dans toute son extension⁹. A ce propos, on se souviendra peut-être du titre d'un des premiers romans d'Antoine Volodine : *Lisbonne, dernière marge* (1990). Cependant, le Portugal est une périphérie des plus relatives. Tout est question de point de vue. Il se trouve aussi au cœur de l'aire atlantique où il reste en contact avec le Brésil, or ce pays abrite une vision bien à lui du dépaysement : le *banzo*, « nostalgie mortelle qui frappait les Noirs esclaves arrivés d'Afrique¹⁰ ». On en cultive encore la mémoire dans les favelas de Rio de Janeiro, comme le montre avec éclat Conceição Evaristo, dans *Becos da memória* (2006), roman traduit en français en 2016 sous le titre : *Banzo. Mémoires de la favela*. Pour Antonio João da Silva, alias Toto, l'un des protagonistes de ce récit choral, le *banzo*, comme le lui avait déjà enseigné son père, est « une douleur éternelle, comme Dieu, comme la souffrance [...]. Une douleur aiguë, froide, qui lui faisait pousser involontairement de longs soupirs¹¹ ». Le *banzo* entretient quelque analogie avec la maladie des Suisses, mais un fossé les sépare aussi bien. La *Schweizerkrankheit* est déclenchée par un arrachement plus ou moins volontaire, celui des mercenaires ; le *banzo* résulte de la déportation que subirent les victimes de la traite. À l'intérieur d'une même langue, le dépaysement active des tonalités contrastantes – c'est la leçon que nous impartit le portugais, qui oscille entre *saudade* et *banzo*. Pourtant, quel que soit le type de dépaysement qu'elle s'efforce de décrire, la langue semble emprunter un chemin semé d'embûches. Pour Conceição Evaristo, le *banzo* investit les « ruelles de la mémoire ». Pour Eduardo Lourenço, la *saudade* évolue au gré d'un « labyrinthe¹² ». Que l'on évoque l'allemand ou le portugais, on s'aperçoit que d'une langue à l'autre le champ sémantique du dépaysement se charge de connotations qui, quand bien même elles sont ancrées dans des histoires fort différentes, révèlent un passé douloureux. Car, après tout, dans son sens mélioratif, la notion de dépaysement est récente. Elle dérive du fait que le lieu non familier qui se déploie au-delà du regard, au-delà de la ligne de l'imaginaire, a fini par se prêter à une lecture favorable. Alors que, dans des temps plus anciens – l'époque des mercenaires suisses encore¹³ –, il constituait une menace rendue par l'expression *locus horribilis*, il lui arrive désormais de se

transformer en *locus amœnus*. Cette évolution est liée à l'essor du tourisme, lui-même inhérent au développement de la mobilité des classes sociales privilégiées, à partir du XVIII^e et, de manière plus massive, de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elle pointe un voyage *a priori* sous contrôle marqué par l'ouverture sur un transfini délimité – ce qui pourrait se percevoir comme un paradoxe. Il y a là les *mirabilia* de l'âge moderne et contemporain : on se dépayse au contact des ruines de Rome au XVIII^e siècle, des joyaux de l'Orient au XIX^e, des plages de sable fin des Maldives dans le dernier tiers du XX^e.

- 4 Face au dépaysement, les attitudes et les acceptions varient à un point tel qu'il est difficile de les représenter d'une langue à l'autre, mais il en est fondamentalement de deux sortes. Soit on refuse le dépaysement, soit on l'accepte et on le range parmi les invariants de la condition humaine planétaire. Afin de dire deux mots sur ce point, le dernier de cet avant-propos, entreprenons un bref passage, pas trop dépayçant – n'en déplaise aux mercenaires suisses de la Renaissance ! – par la langue italienne. En matière de dépaysement-déracinement, on sera confronté à ce que l'anthropologue italien Ernesto De Martino avait qualifié d'*angoscia territoriale*, en 1952. Comme nous le rappelle son homologue Franco La Cecla¹⁴, cette « angoisse territoriale » se traduit par la peur d'une perte d'identité et par un puissant sentiment d'aliénation. On entendra ce terme au sens premier : la confrontation à une altérité territoriale chronique. La peur de l'*aliénation* est ici la peur de devenir *alien* en perdant les repères familiers, une « schizophrénie imposée¹⁵ », comme l'écrit La Cecla. Dans le second cas, on se prêtera à une lecture que Giorgio Agamben, philosophe pour sa part, synthétise dans *Moyens sans fins. Notes sur la politique* (1995) : « La survivance politique des hommes n'est pensable que sur une terre où les espaces auront été ainsi 'troués' et topologiquement déformés, et où le citoyen aura su reconnaître le réfugié qu'il est lui-même¹⁶ ». En l'occurrence, le dépaysement intègre la condition humaine planétaire. Sans doute est-il souhaitable de l'assimiler au mieux plutôt que de le repousser tout de go, ne fût-ce que par souci de réduire la portée d'un tiraillement destiné à être délétère (la schizophrénie évoquée par La Cecla, nom peut-être plus moderne de la *Schweizerkrankheit*). Le lieu cesserait d'être un territoire replié sur lui-même, un *pagus* dont, les limites à peine franchies, on éprouverait le manque irréversible et

pathogène. Dans l'optique d'Agamben, que je partage sans réserve, le lieu deviendrait un espace troué, soumis à une topologie originale – voire à une topologie qu'il s'agirait d'inventer – où, endossant le statut de citoyen-réfugié global, on cesserait de se sentir dépaycé.

- 5 Afin d'échafauder une vision de ce genre, il faudrait commencer par admettre que le dépaysement, lorsqu'il est célébré, ne se réduit pas à la vision réjouissante de palmiers au soleil pour des touristes qui ne souffrent pas de sécheresse dans les pays de l'hémisphère nord dont ils sont en provenance. Le dépaysement serait quelque chose de plus. Il consisterait en l'acceptation pleine et entière de la défamiliarisation, d'une prise de distance par rapport aux frontières bornées du *pagus* et de la routine quotidienne. Il établirait une distance critique en somme en cette ère incertaine où la vision planétaire est menacée de toutes parts, alors que la courte vue des nationalismes croit pouvoir s'imposer. Le vecteur de ce rapprochement paraît être, avant toute autre chose, la culture. Mais voilà, où qu'on aille, où qu'on dirige son regard, on tombe sur des lignes et des frontières. C'est comme si la planète était un cahier d'exercice pour des apprentis sorciers qui se prendraient pour des apprentis géomètres. Les exercices s'accumulent, les lignes se superposent, se recouvrent les unes les autres, s'intersectent, dévoilant leur arbitraire. Nous avons tous en tête l'image d'une de ces lignes absurdes. C'est celle qui borde un jardin ou un champ ou celle qui ceint un pays. Il en est tant d'autres encore qui nous inculquent le familier et pointent l'exotique, l'*unheimlich*, qui va provoquer le *Heimweh*, là où l'on pourrait tout aussi bien expérimenter les joies du dépaysement, si l'on ne ramenait pas l'altérité à une cause de pathologie. Loin, peut-être, mais parfois ce lointain se déploie à quelques mètres de nous.

NOTES

- 1 La première occurrence du mot « dépayçant » sur Google Images renvoie, ce 11 juin 2021, au magazine *Elle* et au post « Bien-être : 10 destinations originales pour déconnecter » (<<https://www.elle.fr/Loisirs/Sorties/hotels/Voyage-depaycant>>).

- 2 Jean-Jacques Rousseau, Deux Lettres à M. le Mareschal Duc de Luxembourg contenant une description de la Suisse, de la principauté de Neuchâtel et du Val-de-Travers, édité par Frédéric Eigeldinger, Neuchâtel, Ides & Calendes, 1977, p. 9.
- 3 Johannes Hofer, *Dissertatio curiosa medica de Nostalgia vulgo Heimwehe oder Heimsehnsuch*, Göttingen, Pertschius, 1745. Le travail de Hofer fut d'abord repris partiellement dans *Dissertatio medica tertia de pothopatrialgia*, dans *Fasciculus dissertationum medicarum selectarum*, Bâle, Koenig, 1710, de Theodor Zwinger.
- 4 Patrick Dandrey, « Le Médecin découvreur : Hofer, 'inventeur' de la nostalgie », conférence incluse dans le cycle « D'Hippocrate au Docteur 2.0 Les rôles du médecin hier, aujourd'hui... et demain », Université de Genève, Faculté de Médecine, 23 octobre 2014 <<https://docplayer.fr/27249595-Le-medicin-decouvreur-hofer-inventeur-de-la-nostalgie.html>>.
- 5 Le sébastianisme a fait l'objet de nombreuses études qui ont souligné ses multiples aspects et ses récupérations politiques. Il alterne entre nostalgie lyrique, nationalisme, ou les deux à la fois (le Pessoa de *Message*, 1932), voire fascisme (son exploitation par Salazar, notamment dans le contexte colonial portugais).
- 6 Barbara Cassin, *La nostalgie : Quand donc est-on chez soi ?* [2013], Paris, Fayard, coll. Pluriel, 2015.
- 7 Emily Apter, *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*, Londres, New York, Verso, 2013, p. 152.
- 8 *Ibid.* : « That is to say, as a theory of spacing and separation (the interstices between life and death) ; of severance from this world ; of the relinquishment of metaphysical security ; of an emptying out of the present ; of preparation for transportation to an unknown elsewhere; and of altered mental states ».
- 9 Voir, à ce sujet, une partie de l'œuvre d'Eduardo Lourenço, notamment : *Mythologie de la saudade* [1999], traduit du portugais par Annie de Faeia, Paris, Chandeigne, coll. Lusitane, 2000.
- 10 Conceição Evaristo, *Banzo. Mémoires de la favela* [2006], traduit du portugais (Brésil) par Paula Anacaona, Paris, Editions Anacaona, 2016, p. 17. Note 3.
- 11 *Ibid.*

12 Eduardo Lourenço, *Le labyrinthe de la saudade : psychanalyse mythique du destin portugais* [1978], traduit du portugais par Annie de Faria, Bruxelles, Editions Sagres-Europe, 1988 (nouvelle édition en 2004).

13 La réputation des mercenaires suisses a atteint son apogée en Europe entre les ^{xiv}^e et ^{xvi}^e siècles, quand bien même on a continué à recourir à leurs services par la suite, jusqu'au début du ^{xix}^e siècle (régiments suisses de l'armée napoléonienne). Leur souvenir est entretenu par le Vatican, dont tout Romain sait que les entrées sont contrôlées par des gardes suisses.

14 Ernesto De Martino, « Angoscia territoriale e riscatto culturale nel mito Achilpa delle origini », dans *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, XXII, 1952, p. 52-66, republié in *Il mondo magico*, Turin, Bollati Boringhieri, 1973, 2010, cité in Franco La Cecla, *Perdersi. L'uomo senza ambiente* [1988], Bari, Laterza, 2011, p. 35.

15 Franco La Cecla, *ibid.*

16 Giorgio Agamben, *Moyens sans fins. Notes sur la politique* [1995], Paris, Rivages poche, coll. Petite Bibliothèque, 2002, p. 37.

AUTEUR

Bertrand Westphal

Université de Limoges

IDREF : <https://www.idref.fr/050543415>

HAL : <https://cv.archives-ouvertes.fr/thibaud-pascal-danel>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000121180993>